

FAITS DIVERS

*A mes amis Gaston Navez et André Nottet
en gage de fidèle amitié.*

Quelque part sur le « Chimay », Août 1924.

La « T. P. » est une machine extraordinairement puissante. De ses huit têtes de bielles, poussant et tirant sur les huit roues de ses quatre essieux accouplés, elle sait traîner, en palier, l'énorme charge de quinze cents tonnes ; oui, 1.500.000 kilogs.

Sur la montagne russe du petit chemin de fer, sa force est beaucoup diminuée, car le mouvement, d'horizontal qu'il était sur d'autres lignes, prend là une obliquité qui oblige à compter avec la fameuse loi de la pesanteur. C'est la moitié du poids précédent que la machine traîne derrière elle. Arc-boutée et monstrueuse de vigueur, elle juronne à coups brefs de décharge de vapeur.

*
* *

Il fait encore matin, un petit matin gris d'un mois d'Août abominable de pluies, et de grisailles, et la « T. P. » a fort à faire pour maintenir l'allure des gros wagons houillers, qui se laissent placidement traîner à la queue-leu-leu, prêts, si un crochet cède, à obéir aveuglément à cette toute puissante loi de la pesanteur, contre qui, obstinément, la machine lutte.

Malgré le rail glissant qui, traîtreusement, fait patiner les roues, on progresse, et la déclivité plus faible laisse s'accélérer l'allure. Au loin, un disque indique la voie libre — un coup de sifflet content indique la satisfaction du mécano.

On roule maintenant à du cinquante à l'heure...

*
* *

Passage à niveau non gardé.

Vous les connaissez ces coupe-gorges, auxquels on a placé aux deux extrémités béantes des poteaux à inscription en guise de garde-barrières. Chaque fois que, la figure collée contre la vitre d'une portière, j'aperçois, en passant à toute vitesse, un de ces passages et une de ces plaques, je ne puis retenir un petit frisson, il me glace. J'ai l'impression d'être au bord d'un gouffre sans garde-fou, et le geste d'alarme des deux bras en croix surmontant le rectangle de tôle me fait l'effet de quelqu'un se cachant la face devant un spectacle de mort.

Le petit passage non gardé de mon histoire permet à un chemin de terre d'enjamber sans détour la voie

ferrée. De chaque côté du chemin boueux, des pâturages maigres reverdissent, et des vaches paissent l'herbe gorgée de sève par les pluies obstinées; les vaches sont nécessaires dans un tableau champêtre, surtout quand y figure un chemin de fer, car les vaches, un humoriste l'a dit, sont faites pour regarder passer les trains.

*
* *

Ce matin d'Août, deux de ces animaux, graves et placides, — après avoir réagi pendant des mois peut-être à l'hypnose du ver d'acier luisant sur le ballast noir de suie — deux vaches, en mal d'exploration, ont décidé de vérifier de plus près le chemin spécial réservé aux monstres rapides qui hurlent et fument.

Peut-être ces vaches ont-elles été informées de ce que leur propriétaire veut les faire voyager dans un wagon fermé jusqu'au plus prochain abattoir et, en personnes prudentes, veulent-elles se rendre compte du bon état de la superstructure du petit chemin de fer.

Nous sommes loin d'être à la hauteur de notre rôle de Roi de l'Univers, car nous ne sommes pas encore arrivés à l'étude rationnelle de la psychologie de la vache, en qui nous ne voyons qu'une machine à fabriquer du lait, du beurre, des veaux... et des biftecks.

Pourtant, si l'homme !... Oui, enfin, passons, laissons à un savant, qui le jugera utile, le soin de disserter sur ce sujet.

Deux vaches donc, deux modestes quadrupèdes à mamelles, curieuses et étourdies, sans souci de la sentinelle de tôle à bras en croix, s'en allaient, se promenant à l'aventure, sur le ballast, entre les rails luisants, et mâchonnaient comme sucreries la provende maculée de cambouis qui vivote entre les traverses.

*
* *

Sur la « T. P. » le mécanicien vigilant regardait devant lui, tandis que le chauffeur luttait comme un diable contre ses deux redoutables ennemis : le tube de niveau d'eau et le manomètre.

Le mécano a de bons yeux, et pourtant il dut regarder à deux fois tant sa surprise fut grande à la vue de l'obstacle double qui surgissait devant lui.

D'un geste brusque, le modérateur est repoussé à fond, coupant la respiration de la machine, et une série de coups de sifflets, véritables beuglements de sirène affolée, déchirent l'air.

Les vaches, étonnées du vacarme, lèvent leur tête placide et, d'un œil rond, regardent cette autre bête d'acier qui crie en accourant vers elles. Se garer ? Allons donc !... Avez-vous déjà vu une vache obéir à autre chose qu'aux cris de son maître ? — Non, n'est-ce pas ? La vache ne connaît pas la peur, la vache ne bronche jamais devant le danger, car la vache l'ignore.

Si, un jour, vous pouvez vous payer le luxe d'un voyage en auto, vous pourrez faire tout le tintamarre possible, la vache se f...ichera de vous, et vous ne passerez qu'après avoir échangé des noms d'oiseaux avec son propriétaire. Donc les deux vaches, en leur simple cervelle, se dirent que le hurleur allait où s'arrêter, où passer à côté.

Le mécanicien, lui, se démenait comme un possédé ; le sable fin coulait sous les roues, qui grinçaient sous la morsure des freins ; le sifflet strident criait l'alarme, mais les wagons sont des choses stupides, d'un esprit de contradiction réprouvable ; quand ils doivent rouler, ils vous obligent à les tirer et, quand il faudrait qu'ils s'arrêtent, ils s'amuse à venir de tout leur poids, têtu, vous pousser en avant. Ce sont des chiens sans muselière, et le mécano rage bien souvent de ne pas pouvoir, d'un doigt, serrer leurs roues folles entre les mors des

blocs de fonte, comme il peut le faire aux voitures des trains de voyageurs.

Le mécanicien est désespéré, devant lui des vaches qui ne veulent pas se déplacer d'un mètre, et derrière, trente caisses de houille qui le poussent vers l'obstacle.

*
* *

La distance diminue vertigineusement... La bête d'acier, cabrée, glisse follement vers la bête de chair immobile et stupide... Brrr !... la lourde machine a à peine tressailli et, comme un énorme hachoir, ses bielles et ses roues déchiquètent en morceaux sanguinolents l'illusoire obstacle de chair ; en morceaux qui volent, tournoient dans l'espace, s'égouttent sur le ballast, et éclaboussent de leur sang rouge les conducteurs horrifiés.

...Une centaine de mètres encore et la lourde masse du train est enfin immobile. Emus, furieux, les pensées tourbillonnantes, les hommes s'escriment à dégager ce monceau de viande, d'entrailles bleues et fumantes qui restent pendues en chapelets aux manivelles, de peau poilue collée aux tampons, sous le sang qui se caille... Et le mécano, avec un rire hoquetant et nerveux répète, inlassablement, de sa voix traînarde de Namurois : « Dja touwé one vâche !... ».